

Aiyana

# L'élue Aiyana

Cetro

Cetro

Droits d'auteur-2015 Cetro

Tous droits réservés

# Préface

Pour vous qui avez lu la première partie de l'élue, qui était en première intention prévue pour rester unique, voici, en définitive, la suite. Il est fort probable qu'un troisième tome voit le jour, sans que je l'aie réellement choisi, l'histoire ayant pris vie et mené ma plume là où je ne l'attendais pas.

Vous souhaitant bonne lecture et plaisir, merci.

2000, février, France

Deux semaines. Deux semaines déjà que Annie et Marc étaient partis en vacances avec Aiyana. Ils avaient tout quitté, sans se poser plus de questions, en toute insouciance, comme ils ne l'avaient plus fait depuis leur adolescence.

Aucun des trois n'avait vu le temps passer.

Ils auraient volontiers prolongé indéfiniment ces doux moments au goût de délicieuse nouveauté pour Aiyana et teintés de suave nostalgie pour Annie et Marc.

Chacun y trouvait ce qui lui avait manqué jusque là, sans réellement s'en apercevoir.

Annie, absorbée par son métier, avait totalement délaissé ses ambitions de femme. Elle goûtait la présence de cette enfant comme si elle était la sienne, et les attentions de Marc la comblaient. La bibliothèque de Mornegueule se passerait d'elle pour un mois... ou plus. Madame Dugolard avait fièrement repris le flambeau, et Annie connaissait parfaitement son sérieux en la matière.

Marc pouvait tirer un constat similaire. Si le doute sur les raisons de leur rencontre planait toujours (avait-elle été guidée par le pouvoir d'Aiyana?), il s'en foutait

royalement. Quelles qu'elles fussent, il jouissait de ces moments de bonheur pur, se découvrait l'âme romantique. Et surtout, celle d'un père. Il ne laissait pas grand-chose derrière lui, les chatons perdus attendraient patiemment son retour pour être retrouvés. Sa clientèle, proche du néant, ne se rendrait probablement pas compte de son absence, et il n'était donc pas vraiment pressé d'écourter leur périple.

Quant à Aiyana, elle si discrète d'ordinaire, elle semblait revivre à leurs côtés. Des parents. Enfin.

Elle aimait tendrement Bao, ce cher vieillard bravant le temps et les éléments pour prendre soin d'elle. Sans lui, probablement ne serait-elle plus de ce monde.

Cela, elle ne l'oublierait jamais. Mais elle avait besoin d'une mère et d'un père, besoin de câlins et de repères.

Annie était prête et conditionnée pour lui offrir tout cela. Marc s'y adaptait et s'y employait peu à peu, découvrant sa fibre paternelle “sur le tas”.

Ils avaient longé la côte méditerranéenne Française, pour faire une halte de quelques jours à Cassis, émerveillés par la beauté naturelle des calanques.

Pas question bien sûr de s'y baigner en cette saison, en dépit de la relative douceur, mais le plaisir des yeux leur était amplement suffisant.

Aiyana découvrait avec les yeux de l'impatience et du désir d'apprendre ces paysages nouveaux et enchanteurs.

Annie connaissait bien les calanques pour y avoir passé toutes ses vacances d'été lorsqu'elle était enfant,

rendant visite à sa douce grand-mère, malheureusement décédée depuis.

Elle avait vécu chez elle des instants merveilleux de plaisir et d'amour. De ceux qui vous marquent à vie.

Mamie cuisinait merveilleusement bien et tenait à bien nourrir sa petite fille, à la limite du gavage. Elle n'était que prévenance et gentillesse envers Annie, alors qu'elle avait été une femme avec une poigne d'acier.

Annie avait aussi connu ses premiers émois amoureux, faits de papillonnages et de baisers volés. Elle en gardait de doux souvenirs qu'elle se remémorait toujours avec une immense tendresse nostalgique.

Ce sentiment d'un “moi” perdu, jeune et insouciant, et qui pourtant ne nous a jamais réellement quitté.

Aiyana pouvait ressentir tout ce qu'évoquait cette région pour Annie, comme si elle avait elle-même grandi ici, et aima donc sans réserve ce séjour enrichissant.

Puis ils avaient roulé jusqu'à la chaîne pyrénéenne, où Aiyana avait retrouvé le plaisir de marcher dans la neige.

Ce simple craquement évoquant dans son esprit le cheval mordant dans une pomme réveilla en elle bien des souvenirs de son court et récent passé canadien.

Ils avaient skié, un peu. Marché, beaucoup.

Marc était si maladroit sur des skis que c'était pour Aiyana un plaisir sans cesse renouvelé de le voir les chausser pour s'écraser systématiquement quelques mètres plus loin. Ils finissaient toujours tous deux le visage inondé de larmes de rire et de joie.

Là encore, ils goûtèrent quelques spécialités culinaires

de la région, avec régal et gourmandise.

Garbure, charcuteries et fromages locaux gardèrent leur préférence.

Annie acheta une grosse tome de fromage de brebis pour l'offrir à sa tante, à laquelle elle comptait rendre visite.

Finalement, donc, ils s'étaient dirigés vers le sud-ouest, où Annie avait encore sa tante Elsa.

Cette dernière vivait dans le petit village de Cissac, dans la péninsule du Médoc, région calme où régnait la douceur de vivre. Pour rien au monde elle n'aurait abandonné sa qualité de vie dans ces terres isolées géographiquement, et elle balayait d'un revers de main, agacée, toutes les critiques proférées à l'encontre de cette région et de ses habitants.

Pour les “citadins”, y compris et surtout les plus proches, ceux peuplant la belle et majestueuse ville de Bordeaux, il s'agissait du trou du cul du monde, coin perdu et retiré de tout, oublié surtout de la culture et de l'intelligence. Peuplé, forcément, d'un ramassis d'arriérés consanguins, plus prompts à dégainer le fusil et la bouteille (les bordelais leur accordaient toutefois cette capacité à manier les deux à la fois, dextérité acquise, selon les dires, suite à une longue évolution et adaptation à ce milieu fermé, à l'image des pinsons de Darwin) que la plume et l'encyclopédie. Ils naissaient équipés de bottes en caoutchouc et d'une gibecière, apprenaient à cueillir les champignons, pêcher et chasser avant d'aller à l'école, gardaient pour seul langage leur premier

vagissement, se déplaçaient en tracteur entre chemins de vignes et de forêt, se chauffaient à la bouse de vache et s'éclairaient à l'huile d'anguille.

Ce bas du front, à l'image des Gaulois de Gosciny et Uderzo, devait forcément redouter que le ciel lui tombât sur la tête ou finît par le noyer de ses eaux généreuses, qu'il n'envisageait d'utiliser que comme complément à son pastis et auxquelles, bien entendu, il préférerait sans partage le vin.

Pris entre la Gironde, estuaire commun à la Garonne et à la Dordogne, et la côte d'argent, enfermé dans ses vignes, seul horizon au-delà duquel il pensait sûrement trouver un gouffre annonçant les limites du monde (du sien, en tout cas), voilà pourquoi, dans l'idée du profane, un Médocain jamais n'envisageait de quitter ses terres natales. Aucun n'imaginait un instant que la raison pourtant plus qu'évidente était en vérité un amour profond pour ces terres, source inépuisable de bien-être. Obtus, bas de front, dégénéré gardant des oeillères et accroché à sa terre comme une moule à son rocher... qui, pour le coup, décrivons-nous là? Les bouseux en tracteur inspirant la critique aveugle, ou bien leurs vaseux détracteurs, inspirés par un sujet nébuleux qu'ils ne connaissent pas?

On reconnaissait mondialement la haute qualité de la viticulture médocaine, vantant toujours les mérites de leur vin ô combien apprécié, jamais ceux de ces travailleurs acharnés, forts d'un terroir d'exception et animés par la passion et l'amour du travail bien mené.

Et pour le coup, ils étaient systématiquement réduits et ramenés à cette seule profession, à ce seul état de vigneron courbant l'échine devant le cep de vigne autant que devant le "seigneur" et maître des lieux, propriétaire du château. Personne n'imaginait qu'un habitant de cette région mal connue et presque aussi redoutée que les contrées les plus reculées, sauvages et inhospitalières, pût s'accomplir dans un autre domaine.

"LE" Médocain était donc, dans les esprits légers, pour ne pas dire évanescents, une entité unique et indivisible, avec une pensée commune et un mode de vie identique et généralisé.

Aussi l'abordait-on toujours de la même manière qu'on le faisait pour l'arabe, leur disant à l'un ou à l'autre à quel point on appréciait le vin ou le couscous.

Comme si cela représentait leurs seules aptitudes, leurs seuls intérêts, les résumant à un simple élément constitutif d'une culture, à l'exclusion de tout autre.

Voyez à quel point je n'ai aucun à priori, puisque j'adooore le couscous ou le picrate que vous faites, vous autres, petites gens d'une autre ethnie (ou, ôtez-moi donc d'un doute, peut-être d'une autre espèce?), vous devriez tout de même être contents que je vous fasse l'honneur d'aimer ce qui vous représente le mieux, non?

Remerciez-moi!

Les Médocains d'origine arabe (si si, aussi fermés soient-ils au monde, ils se sont pourtant ouverts aux personnes de toutes origines... étonnant, non?) cumulaient ces deux "atouts", et peut-être pouvait-on

imaginer alors, lorsqu'on possédait la finesse d'esprit et d'analyse d'une huître laissée deux jours en plein soleil, qu'ils cuisinassent d'excellents tajines marinés dans le rouge.

Elsa les avait accueillis à bras ouverts, trop heureuse de revoir, enfin, cette nièce qui se faisait si rare.

Petit bout de femme énergique ne dépassant pas le mètre cinquante, elle n'avait pourtant aucune peine à se faire respecter, compensant par la gouaille une hauteur défaillante.

Dans la soixantaine, elle ne s'était jamais mariée, avait toujours été célibataire, sans mari encombrant, selon ses propres termes, sans enfant à chérir, à ses plus grands regrets. Institutrice à la retraite, elle avait reporté son affection sur ses innombrables élèves, tous issus de ce Médoc décrié, et elle se faisait le témoin hurlant de leurs capacités intellectuelles et des talents naissants, trop souvent sous-estimés et bridés par la vision portée sur eux par le reste du monde.

Non qu'il n'existât aucun abruti ou ahuri congénital né de sang médocain, non non. La région était, au même titre que les autres, bien pourvue en cons de tous acabits. Des petits, des gros, des bien gras, toujours inconscients de leur état... ben oui.

Mais il était utile, aux yeux d'Elsa, de crier et répéter qu'il n'y en avait pas plus, ni moins bien sûr, que partout ailleurs d'où les attaques fusaient, précisant justement que se cacher derrière la critique acerbe et irréfléchie ne

suffisait aucunement à se prémunir de la bêtise... bien au contraire.

Laissant momentanément son combat de côté, Elsa profita des jolies joues rondes et des bras potelés d'Aiyana pour assouvir sans vergogne ses besoins refoulés de bisous et de “patouillages” forcenés.

Elle vivait dans une grande maison de pierres habillée de lierre, qu'elle partageait avec un vieux monsieur, pur produit local, pour alléger le loyer et les charges, en même temps que la solitude .

Zoï, 70 ans bien pesés, était connu de toute la péninsule pour son fort caractère, et ses joutes verbales faisaient la légende de ce village en particulier. Il traînait régulièrement ses guêtres au bar des sports, seul troquet de Cissac, tenu par une figure non moins emblématique de ce petit canton, le fameux Renart.

Il vint les saluer, à moitié ensuqué, pour retourner aussitôt à sa sieste.

Le fort accent du sud-ouest, fortement teinté de “bourruïsme”, avec cette impressionnante capacité à bouffer et avaler les trois quarts des mots comme si Zoï avait de la purée brûlante dans la bouche, faisait de son discours, alors même qu'il parlait bien et uniquement le français, une langue à part, dialecte seulement entendu et compris par les locaux. Cela amusait beaucoup Aiyana, qui riait aux éclats à la seule écoute de son phrasé.

— Alors, comme ça, on vient se perdre dans notre

presqu'île, ma chérie. Mais dis-moi cachotière, tu ne m'as même pas écrit ou téléphoné pour me dire que tu avais accouché de cette merveille. Tu exagères, franchement, Annie.

— Tu n'y es pas du tout, tatie. Aiyana n'est pas ma fille. Pas ma fille biologique, en tout cas. Parce que c'est quand même mon sucre d'orge à moi. Je t'autorise à la dévorer un peu, mais il faudra me la rendre, hein.

— Ah, mais elle est à qui alors, cette perle? C'est votre fille, Marc?

— Non plus, Elsa. Et avant que vous ne nous posiez la question, nous ne sommes pas non plus mariés, Annie et moi.

— Vous avez donc kidnappé cette enfant, mes petits mécréants?

— Disons qu'elle a perdu ses parents il y a deux ans de ça, et que l'un de nos amis en a pris soin jusque là. Un homme si vieux que tu aurais du mal à nous croire, tatie.

— Bon, après tout, le principal est qu'elle se trouve dans mes bras aujourd'hui, à cet instant, et que je puisse la manger. Puis je lui préparerai de délicieux petits plats. Vous restez quelques jours, au moins, hein, Annie?

— On ne veut pas te déranger, tatie. Je tenais à te rendre visite, pour une fois que je prends la route, mais on ne va pas abuser de ton hospitalité.

— Vous voyez Marc, cette jeune fille est un ange, elle est intelligente, belle, censée. Je l'aime comme la fille que je n'ai jamais eue. Mais parfois, sans que je puisse m'expliquer pourquoi, elle dit des âneries. C'est un

travers difficile à corriger, ça. Je vais dire les choses autrement, ma chère Annie. Vous restez une semaine au moins! Regarde-moi cette grande baraque hantée par deux vieux quignons secs... ça nous fera le plus grand bien, d'y amener de la vie. Et ce n'est pas la place qui manque.

Annie regarda Marc d'un air interrogateur, et celui-ci haussa les épaules.

— OK, marché conclu, mais à une seule condition.

— Oh, mademoiselle impose des clauses au contrat. Annoncez donc, jeune fille!

— Je veux que tu nous prépares au moins une fois l'une de tes divines tartes aux pommes. Je ne peux me résoudre à partir d'ici sans avoir fait découvrir cette merveille à Aiyana.

— Eh, et moi?

— Tu pourras lécher ma petite cuillère, Marc. Quand il s'agit de tarte aux pommes, l'amour ne compte plus, c'est une histoire de filles, ça.

— Ne vous inquiétez pas, Marc, vous aurez plus que votre part. Même Annie en aura marre, tant je vais en préparer.

— Merci Elsa. Fort heureusement, vous êtes plus raisonnable que cette bibliothécaire hargneuse.

— Bien, si la question est réglée, soyez donc les bienvenus chez nous. En dépit de ce qu'il s'en dit, vous verrez, les gens sont charmants, dans le coin.

— Déjà, j'aime beaucoup le cadre. C'est si paisible. C'est vraiment une belle région. D'ailleurs, si vous avez

des conseils à nous donner, nous aimerions la découvrir plus en détail.

— Il y a de quoi voir, soyez sans crainte, Marc. Mais vous n'allez pas arpenter mon Médoc aujourd'hui, non?

— Non, je suis un peu crevé par la route, moi. Je ne ferai pas de vieux os, ce soir. Ma copilote, par contre, vu qu'elle a dormi tout du long, ne devrait pas avoir de problème à faire nuit blanche. Pas vrai, Aiyana?

— Je sais pas, Marc, moi je dormais aussi.

— Ouais, coquine. Tu fais tout pareil que ta copine Annie, hein?

— C'est ça. Si Annie mange de la bonne tarte, je ferai pareil.

— Méfie-toi que je ne la force pas à avaler des épinards, toi.

— Figure-toi que tatie fait les plus succulents des épinards, Marc. Et ça ne te ferait pas de mal d'en suivre une bonne cure.

— Vlam, mets ça dans ta musette, Marco. Dites, Elsa, Annie a-t-elle toujours été aussi aimable, depuis toute petite?

— Oh, elle a toujours eu du répondant, oui. Même si en l'occurrence, il s'agit ici de mordant.

— Merci de constater qu'elle m'attaque avec véhémence, Elsa. Moi qui ne lui fais que des compliments...

— Oh, mon pauvre chou est blessé. Viens là que je soigne ces vilaines blessures d'un baiser.

Marc hésita, jetant un regard à Elsa.

— Oh, ne vous en faites pas pour moi, Marc, vous ne me choquerez pas, il en faudrait bien plus. Un simple baiser, ce n'est que de l'amour exprimé, et l'amour, ça ne se cache pas.

Annie embrassa tendrement Marc, qui se laissa volontiers faire.

— En fait, Elsa, vous avez bien raison. C'est quand même agréable de pouvoir exprimer son amour au grand jour.

— Tant que vous ne copulez pas dans la cuisine, ça devrait aller.

À l'expression de surprise affichée par Marc et Aiyana, Annie explosa de rire, suivie des autres dans la foulée.

Elsa se mit en cuisine pour le dîner, avec pour compagnon un petit satellite aux cheveux noir de jais gravitant autour de la planète Elsa, observant chacun de ses faits et gestes.

Les divines et alléchantes fragrances qui envahirent la maison sortirent Zoï de sa torpeur.

— Oh la Elsa, qu'est-ce tu nous concoctes de bon?

— Un pot-au-feu, vieux gourmand.

— Aaaaah, j'adore ton bouillon. On va s'en mettre plein la lampe, ce soir, pas vrai, petite?

— Moi je m'en mettrai plein le bidon, plutôt.

— Ouh, toi t'es une coquine maline. T'as bien raison, c'est bien des expressions à la con, ça. Le bidon, c'est plus parlant. Tu vas voir ça, si la Elsa est fortiche pour la cuisine. Moi, je m'en lasse pas. J'aurais pu avoir à

regretter de me mettre en colocation, on sait jamais sur qui on tombe, tu sais. Mais là, j'ai eu le cul bordé de nouilles. Ah, ça te fait rire, ça hein?

— Oui. Si c'est ça, je mangerai jamais des nouilles ici, moi.

— T'as vu ça, Elsa, comme elle est trognonne, celle-là. Ah, c'est quelque chose, les enfants. Je me demande pourquoi j'en ai jamais eu, tiens.

— Il aurait fallu pour cela qu'une femme te supporte plus de dix minutes, vieux bouc.

— Poh poh poh, tu dis ça, que je sache, on vit ensemble depuis bien des années, et tout se passe bien, non?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Nous deux, ça n'a rien à voir, on est juste des amis. Mais à bien te connaître, je sais vraiment pas si je t'aurais confié la tâche de procréer, trop peur que mon enfant attrape tes manies, en grandissant.

— T'entends ça, gamine? Comme elle cause à son ainé? Ne deviens jamais comme ça, ma chérie, c'est pas joli joli de s'aigrir à ce point.

— Plutôt que d'essayer de pourrir l'esprit d'Aiyana, tu ferais bien de prévoir un programme de visites pour ma nièce et ses amis. Vous verrez, sous ses airs d'ahuri, il est un puits sans fond de connaissances sur l'histoire de la région... malheureusement, il l'est aussi quand il s'agit d'aller boire un coup chez Renart. Tu connais tout ce qui est intéressant à voir, ici, Zoï, tu leur serviras de guide, demain.

— C'est si gentiment demandé, comment refuser?  
Bien sûr que je les amènerai voir la région, j'aurais pas attendu après toi, figure-toi.

— Et pas question de leur faire passer tout leur temps chez le Renart, je te connais trop bien.

— Faudrait savoir ce que tu veux. Tu me demandes de leur montrer ce qu'il y a d'intéressant, ce bistrot en fait grandement partie.

— Pas QUE ça. S'ils veulent boire un café, tu pourras les y amener, mais fais leur voir du pays, ahuri.

— Un café??? Chez le Renart??? Dites-moi, mademoiselle, avez-vous commis un acte horrible envers votre tante qui pourrait vous valoir tant de haine?

— Pas que je sache, non, monsieur Zoï. Pourquoi, qu'a ce café de si spécial?

— Ça ne se décrit pas, ça s'expérimente. Quand on dit que ce qui ne tue pas vous rend plus fort, j'imagine que celui qui a inventé cette maxime venait tout juste de goûter le café de Renart. Puis moi, vous savez, je n'ai jamais été un amateur de café, je lui préfère d'autres boissons moins dangereuses.

— N'écoute pas ce vieux fou, Annie, il raconte n'importe quoi pour faire rire la petite. Faut toujours qu'il se rende intéressant. Croyez-moi, il est connu dans le coin pour ses affabulations. T'en dis quoi, toi, Aiyana?

— Qu'il est rigolo, répondit naturellement Aiyana, affichant un irrésistible sourire sur sa jolie bouille enfantine.

— HA... tu vois que j'intéresse du monde, vieille

chouette.

— Oh, mais que tu sois un rigolo, ça fait quand même près de trente ans que je te le dis.

— Je vois que je ne suis pas le seul à subir les brimades de la gent féminine. Il va nous falloir nous serrer les coudes, Zoï.

— Tu l'as dit, ptit gars. On va pas se laisser bouffer. Et toi, la chtiotte, choisis ton camp. Ça va pas tarder à ferrailler, fais le bon choix.

— Je choisis toujours la paix, moi.

— Oui, et elle a les moyens de la faire respecter, c'est le moins que l'on puisse dire.

— De quoi vous parlez, nomdidju?

— De rien, Zoï, c'est juste une blague entre nous.

— Ah, Marc, va chercher ton téléphone, pépé Bao va appeler.

Marc sortit son portable de son sac de voyage, et aussitôt la sonnerie en retentit.

— Allo? Ah, Bao, c'est vous.

— Mildiou, comment elle fait ça, la petite?

— Pour une fois, Zoï, nous sommes sur la même longueur d'onde. Je suis stupéfaite. Annie?

— Oh, c'est un simple hasard, tatie, rien de plus. Elle est très attachée à monsieur Bao Gao, et elle le réclame régulièrement. Là, c'est juste tombé au bon moment, voilà tout.

Elsa fixa Annie d'un air de défiance, ne gobant manifestement pas la couleuvre.

— Salut Marc. Tout se passe bien pour vous? Aiyana

va bien?

— Oui, oui, Bao, pas d'inquiétude, nous allons tous bien, et avons passé de formidables vacances. Aiyana resplendit, même si vous lui manquez, bien sûr.

— Tu n'es pas forcé de mentir, tu sais, elle se sent bien avec vous et ça me va comme ça.

— Vous voulez que je vous la passe? Elle savait d'avance que vous alliez appeler, elle sera heureuse de vous parler, Bao.

— Oui, tu me la passeras après. Mais j'appelais avant tout pour vous dire de ne surtout pas rentrer maintenant. Ça bouge dans le coin. Avec le grabuge qu'il y a eu, les autorités sont sur les dents. Puis y a ces drôles de fourgons noirs, qui tournent dans la région. Tu sais, ils ont tous ce sigle, sur le côté...

— L'IMI!

— Ouais, exactement.

— Tiens le bien Berthe, pendant que je change ses draps.

— Tu crois que t'as besoin de lui dire, au char d'assaut. SI elle me serre un peu plus, je vais faire de l'huile première pression, niaaaaaaa.

— Ah, ne me dites pas où vous êtes, Bao... vous rendez visite à Renaud, je parie.

— Tout juste, et ce n'est pas de tout repos pour ces dames.

— Saluez-le de ma part, ainsi que Berthe et Éliisa.

— Je n'y manquerai pas, mais pour l'heure, je crois qu'il vaut mieux que je me tienne à l'écart, elles ont l'air quelque peu furieux. Donc tu as bien compris, Marc. Restez encore à l'écart, au moins quelques semaines. Je

vous tiendrai au courant de l'évolution de la situation, ici.

— Pas de problème, Bao. Nous rendons visite à la famille de Annie, et quelque chose me dit qu'on va se plaire, ici. On devrait pouvoir tenir sans problème. Comment va Chat? Il ne vous empoisonne pas trop la vie?

— Ne me dis pas où vous vous trouvez, au moins on en saura, au mieux ce sera, je suppose. Chat va très bien, c'est un gentil matou, sage comme tout.

— Punaise, à croire que ce saligaud me réserve ses caprices. Et dites, Bao, pour votre boutique, comment ça va se passer, avec les assurances et tout ça? Les flics ne vous ont pas trop posé de questions?

— Les experts ont tout étudié, mais tout sera bloqué tant que l'affaire ne sera pas jugée. Tout va être reporté, forcément, mais ça ira, j'ai de belles économies devant moi, et tant que vous tenez Aiyana à l'écart de tout ça, c'est parfait. La police m'a interrogé, bien évidemment, mais ils connaissaient bien le Duc et ses sbires, ils savent ce qu'ils venaient faire. J'aurai à témoigner, mais je ne suis pas incriminé. Trop vieux pour qu'on pense à me mettre sur le dos quoi que ce soit. Et heureusement, puisque je n'ai de toute façon rien fait de répréhensible. Mais vous, profitez bien de votre séjour, et prenez bien soin de mon petit bout.

— Elle est là, accrochée à mes bas de pantalon, pour que je n'oublie surtout pas de lui donner le téléphone. Je vous la passe.

— Allo, pépé?

— Oui allo! Qui est à l'appareil? Je ne reconnais pas cette voix.

— Fais pas l'idiot, pépé. Je sais que ta tête est encore en parfait état. Tu devrais savoir qu'on peut pas me tromper, hein.

— J'avais oublié, figure-toi. Alors, raconte-moi ces vacances, tu te régales?

— Oh oui, c'est super. Dommage que tu sois pas avec nous. On a vu la merditerannée, c'est trop beau, tu verrais ça, pépé, c'est incroyable.

Bao hulula à l'autre bout du fil, s'attirant les regards suspicieux des infirmières.

— La mer Méditerranée, Aiyana, pas la merditerannée.

— Oui, voilà, c'est ça, mais bon, c'est pareil, c'était beau quand même. Après on a été à la montagne, pépé. Les pires René. Je sais pas pourquoi ça s'appelle comme ça parce que c'est génial, magnifique, pépé.

— Les Pyrénées, Aiyana. C'est très beau aussi, oui.

— T'y as déjà été, toi? Parce que je te dis pas, y avait de la neige, et tout. On s'est super bien amusés avec Marc, il faisait le fou avec moi. Je l'aime bien, Marc, tu sais. Comme Annie, sauf qu'elle, elle fait pas la folle, mais elle fait des bisous.

— Je n'y suis jamais allé, mais j'ai vu des photos et des vidéos des Pyrénées. Et si Marc et Annie sont gentils avec toi, alors c'est le principal. Profite bien de tous ces bons moments, Aiyana, on n'est jamais sûr que cela dure, dans la vie.

— Pas de souci, pépé. Je profite, et je crois que je vais encore plus profiter quand je mangerai la tarte de tata Elsa.

— Aaaaah, si en plus vous avez une bonne cuisinière avec vous, alors tu es au paradis.

— Il me tarde quand même de revenir manger quelques bonbons.

— Voilà ce qui t'intéresse vraiment. C'est pas pépé Bao, c'est juste ses sucreries, hein?

— Mais non. C'est juste que toi, je pense toujours à toi, alors que tes bonbons, j'ai l'impression d'avoir déjà oublié leur goût.

— Ouais ouais, maline. Allez, je vais devoir te laisser. Je te fais de gros bisous, ma chérie. Et ne mène pas trop la vie dure à Annie et Marc.

— C'est Marc, qui me fait la vie dure. Bisous, pépé, à bientôt.

— Oui, à bientôt.

Bao coupa la communication, et Aiyana rendit le téléphone à Marc.

— Tu es contente, Aiyana, d'avoir pu parler à pépé?

— Ben oui, Marc. Il me manque.

— On le reverra bientôt, ne t'inquiète pas.

— Alors ça va. Mais avant, faut qu'on mange plein de tarte.

— T'es aussi gourmande que moi, toi, hein? Mais dis donc, comme ça, on dit à son pépé que moi, Marc Tapage, je te mène la vie dure, hum?

— C'était juste pour rigoler. Mais des fois, c'est vrai

quand même, lança-t-elle en riant et s'enfuyant.

— Toi, je vais te choper, ma petite.

S'ensuivit une course poursuite joyeuse autour du jardin, sous les regards attendris et bienveillants d'Annie, Elsa et Zoï.

— Ça amène de la vie et ça met l'ambiance dans notre vieille bicoque, hein, Elsa? D'habitude, j'aime pas trop les mômes, c'est emmerdant, j'ai toujours pensé. Mais celle-là, elle est... spéciale. Je trouve.

— Les enfants sont adorables, tous, du moment qu'on sait leur parler et s'intéresser à eux, vieux bouc. Même si je t'accorde que cette enfant a quelque chose de particulier, sans que je sache dire quoi, au juste.

— Quelle hypocrite celle-là. Je peux te dire, Annie, que ta tante est rentrée plus d'une fois excédée par les tours de con que faisaient ses élèves. Mais ça, bien sûr, elle l'avouera jamais. Ne surtout pas blâmer ces jeunes crétins. Ne pas reconnaître que certains sont cons comme des huîtres, non, ils sont tous merveilleux. Ah, les vieux, par contre, ils échappent pas à sa critique, ça tu peux me croire sur parole. Elle oublie juste qu'on en a tous été, des chiards, à des moments plus ou moins reculés, et qu'on ne change pas vraiment, dans le fond. Quand on naît con, on le reste, comme disait Brassens, le temps ne fait rien à l'affaire.

— Sauf que certains, avec les années, accentuent largement le phénomène, suivez mon regard, répondit Elsa en fixant Zoï.

— Avec elle, ne jamais essayer d'avoir raison, c'est

peine perdue, voué à l'échec. Je m'y suis habitué à la longue, mais ça a pas toujours été facile, ma chère Annie. Ne deviens jamais comme cette aigrette institutrice vieillissante.

— Ne prends pas ma nièce à parti. Elle est ce qu'elle est, je suis ce que je suis. Et apparemment, ce que je suis n'a pas l'air de trop déranger monsieur lorsqu'il s'agit de se mettre à table. Peut-être monsieur pourra-t-il se débrouiller à l'avenir.

— Et voilà. Le chantage. C'est vil, ça, c'est si petit. Ah, Annie, ton enfance n'a pas dû être drôle tous les jours avec une tatie pareille.

— Je ne me plains pas, Zoï. J'ai eu de merveilleux parents, et une tante aimante et admirable, répondit-elle en souriant.

— Il est temps que je m'éclipse. Je n'arriverai de toute façon pas à semer la discorde entre vous. Je vais à Cissac. T'as besoin de quelque chose, Elsa?

— Tu veux dire dans l'année à venir?

— Sarcasmes, toujours et encore. Pourquoi cette femme ne peut-elle être aimable, une fois dans sa vie?

— La dernière fois que tu es parti pour me faire une course pour le repas du soir, quand tu es revenu, le lait avait caillé et les patates avaient germé. Étonne-toi, maintenant!

— Oh bon sang, c'est pas une marseillaise pourtant. Le sens de l'exagération, ça la connaît.

— Ce que je connais surtout, c'est toi quand tu vas voir Renart. Et ça traîne en longueur, généralement.

Non... toujours.

Zoï leva les yeux au ciel en secouant la tête de droite à gauche.

— Je vous salue, mesdames. Marc, courage, mon vieux. On se voit pour le pot-au-feu.

— Avec un peu de chance, vous le reverrez avant de partir, dans une semaine ou deux.

Zoï prit la tangente sans même rajouter un mot qui, il le savait, ne pourrait que le condamner davantage.

— Sacré bonhomme, ce Zoï, hein tatie.

— C'est un brave homme, oui. Je ne voudrais pas être mariée à lui, mais il est d'agréable compagnie. Et tu verras, ce que je disais est vrai, il vous en apprendra beaucoup sur la région. C'est que, il ne faut pas croire, notre Médoc est riche d'une longue histoire. Rien que sa géographie a tellement changé au fil des siècles...

— On voit en tout cas que tu y es attachée.

— À qui, à Zoï?

— Non, à ton Médoc. Même si, en dépit de ce que tu veux faire paraître, tu tiens aussi beaucoup à Zoï. Ne cherche pas à le nier, ça se voit comme le gros nez de Marc au milieu de sa figure empourprée par la course.

— Et voilà, c'est encore sur ma gueule que ça retombe. Zoï, revieeens. Telle tante, telle nièce, n'est-ce pas, mesdames? Heureusement qu'il me reste ma vilaine petite indienne. Elle est laide, mais je l'aime bien.

— Eh, je suis peut-être laide, mais moi j'ai pas un énorme pif, comme a dit Annie, rit-elle de plus belle.

— Toi, je vais te faire mourir de chatouilles, si tu

continues. Me voilà bien parti avec trois représentantes acharnées de la gent féminine. Je commence vraiment à comprendre les disparitions prolongées de ce brave Zoï. Je dois absolument découvrir, ce petit bistrot qui doit être un havre de paix.

— Oh, le village est joli, et le bar est agréable, vous verrez. Il est juste à côté de l'église, tu ne pourras pas le manquer. Je crois d'ailleurs que Renart compte bien plus d'ouailles que le curé lui même. Ils ne prêchent pas la même religion, la concurrence est rude. Ceci dit, j'avoue que Renart est plus drôle que notre curé, pas étonnant qu'il attire plus de monde.

— On ira lui rendre visite demain, hein miss Awanatu, t'en dis quoi? Et toi, Annie?

— Moi, j'attends que Annie dise ce qu'elle en pense, je dirai tout pareil qu'elle.

— Tu vas arrêter d'être tout le temps d'accord avec Annie, toi, ou tu vas vraiment y avoir droit, à ta séance de chatouilles jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Peuh, même pas peur, Annie elle me protégera. Et Elsa aussi. T'es foutu Marc au gros nez, rétorqua-t-elle en riant aux éclats.

— Tu perds rien pour attendre, chipie. Alors, Annie, verdict?

— Oh, moi, je suis heureuse de rencontrer tous les gens sympathiques. Puis je crois que c'est dans ces petits troquets de village qu'on rencontre la véritable identité d'une région.

— Ouais, enfin, faut pas non plus tomber sur un

Babaduk local.

— Vous y rencontrerez des gens sympas et intéressants, je peux l'assurer. Les Médocains ne sont pas les sauvages arriérés qu'on veut bien décrire partout. Et puis ce sera pour vous la seule chance de rencontrer vraiment Zoï.

Ils rirent tous de bon coeur. Marc profita de la diversion pour attraper Aiyana et mettre ses menaces à exécution.

La péninsule retentit d'un rire cristallin, répandant sur ces terres la joie et le bien-être.

— On va marcher un peu, les filles? Si je veux perdre un peu de ventre et de tarbouif, faut bien que je me mette au sport.

— Oui, allez visiter un peu les alentours pendant que je m'occupe en cuisine. C'est un ordre, je déteste être dérangée pendant que je prépare mes petits plats. Je reproche ça à Zoï, mais c'est vrai que c'est moi qui le fous dehors, la plupart du temps.

— Il m'a l'air d'un exilé assez consentant, tout de même.

— Oh ça, ma Annie, dès qu'il s'agit de rejoindre ses camarades de belote et de discussion, il n'est jamais en reste. Vous pouvez aller jusqu'à la fontaine aux chevaux, par exemple, c'est juste à quelques centaines de mètres. Ils donnent des cours d'équitation, ils sont super sympas, et prennent bien soin de leurs locataires. Sinon, vous avez des petits chemins à emprunter dans la forêt, derrière. Le tout est de ne pas vous perdre.

— Allez, c'est parti pour les canassons, hein petite indienne?

— Génial. On devrait emporter quelque chose pour leur donner à manger.

— Je crois pas que ce soit une bonne idée. On va les voir, et on demandera aux personnes qui s'en occupent si dans les jours à venir on peut leur donner du pain dur. OK?

— T'as vu Annie, Marc il a peur de manquer de pain pour son gros bidon, c'est pour ça qu'il veut pas qu'on en donne aux chevaux.

— Je vois ça, ma chérie, il est top gourmand. Et on dit un cheval, mais des chevaux.

— Chevals ou chevaux, Marc y veut pas partager son pain avec eux. Allez, on y va?

— À tout à l'heure, Elsa. Aiyana vous rapportera du crottin en souvenir.

— Du crottin? C'est quoi, Annie?

— Le caca du cheval, ma chérie.

— Beurk, il est fou ce Marc. Il raconte n'importe quoi, vraiment.

— Tu as bien raison, Aiyana, il est un peu fou. Sans doute ce qui fait son charme.

— Allons nous dégourdir les jambes avant qu'il me prenne l'envie de me dégourdir les paluches sur vos jolies fesses, mesdemoiselles. Zou!

Ils sortirent du jardin d'Elsa et Zoï, puis longèrent la départementale. D'un côté de la route s'étendaient d'immenses pièces de vigne, dans lesquelles travaillaient

quelques ouvriers éparpillés et occupés à la tâche. De l'autre, la forêt à perte de vue constituée d'essences variées et abritant une faune encore vive et diversifiée, au contraire de nombreuses zones forestières devenues par l'activité humaine de véritables déserts biologiques.

Les “trop de man's lands” devenus des “no animals lands”.

Les maisons en bordure de route étaient toutes des propriétés individuelles construites sur des terrains relativement grands, assurant à chaque animal médocain un territoire suffisant. Inutile d'aller pisser chez le voisin pour lui ravir du terrain en refaisant le bornage à grands coups d'urine.

La vie ici devait être plaisante, fort calme, à l'écart de l'agitation citadine.

Ils arrivèrent devant de grandes surfaces clôturées, où paissaient paisiblement une vingtaine de chevaux.

Plus loin, un groupe d'enfants suivait assidument des leçons dispensées par un professeur consciencieux, soucieux de leur faire respecter les règles de sécurité.

Ils menaient de jolis et ronds poneys, adaptés au jeune âge des élèves.

— Tu voudras en faire, Aiyana? demanda Annie.

— Non! répondit simplement du tac au tac Aiyana.

Marc se moqua gentiment d'Annie, interloquée.

— Oh, c'est pas contre toi, Annie. C'est juste que j'ai un rapport particulier avec les animaux, tu vois. Et je ne monterai sur un cheval que s'il m'y invite.

— Bien, bien, mademoiselle.

— Tu ne peux pas lutter, ma vieille. Les femmes, tu devrais pourtant savoir ce que c'est, toi.

— Tu jubiles, là, hein, tu tiens ta vengeance. Moi je pensais juste que ça pourrait lui plaire, on rêve tous de ça, quand on est mômes, non?

— Ah, mais c'est que tu n'as pas encore intégré qu'Aiyana n'est pas une môme comme les autres. J'imagine qu'elle perçoit mieux que personne ce que ressentent nos amis les animaux. Puis tu as raison... je jubile, j'exulte, je savoure l'instant. Comment elle t'a rembarrée, poh, tacle au niveau de la gorge, carton rouge monsieur l'arbitre.

— T'es con, rit-elle en lui tapant sur l'épaule.

— Aiyana, demain, quand on ira faire un tour avec Zoï, je t'offrirai une glace, ou la cochonnerie de ton choix. C'est pas tous les jours que je vis pareille satisfaction, ça mérite récompense.

Aiyana, consciente d'avoir vexé Annie, lui tendit les bras pour l'embrasser.

— Regardez-moi ça, comme elle tourne sa veste, celle-ci. T'avais peur qu'Annie te mène la vie dure, hein?

— Non. Je l'aime, c'est tout.

— Eh oui, mais il ne peut pas comprendre ça, lui, ce n'est qu'un homme, ma chérie. Nous deux, c'est pour la vie, même s'il pourra arriver qu'on se fâche. Pas vrai?

— Vrai de vrai, Annie. Nous on s'aime. Marc, y peut pas comprendre, ça.

— Tu me cherches vraiment, la gnomette. Ta séance “chatouilles extrêmes” de tout à l'heure ne t'a visiblement

pas suffi. Faudra-t-il que je recommence plusieurs fois pour enfin te voir te ranger de mon côté?

— Non, non, ça va, je me rends, Marc. Puis on s'aime tous les deux aussi, non?

— Quelle sournoise, ro lala. Bien sûr qu'on s'aime, vous croyez être les seules à éprouver des sentiments, les filles? Vraiment?

— On dit juste qu'on est plus douées pour ça. Vous faites ce que vous pouvez, vous, les garçons, on peut te reconnaître les efforts que tu fais. N'ai-je pas raison, Aiyana?

Cette dernière hocha la tête.

— Pas beau de tout le temps prendre cette innocente enfant à témoin. C'est vil, petit, mesquin. Du coup, je crois bien que c'est Annie qui va avoir droit aux chatouilles.

— Compte là-dessus, il faudra déjà que tu m'attrapes, mon chéri.

Annie partit droit dans un champ à une vitesse que Marc n'aurait pu soupçonner. Il la revoyait, tout à coup, lorsqu'ils étaient au lycée, gagner tous les sprints, y compris contre les garçons quelque peu courroucés par cette domination insultante à leurs yeux.

Merde, aucune chance pour lui de la rattraper, surtout avec la petite brioche qu'il s'était ingénié à entretenir et laisser négligemment pousser au cours des précédentes années. Il attrapa Aiyana sous les aisselles, la souleva.

— J'ai un otage. Déposez les armes, mademoiselle Annie, ou cette jeune fille en subira les conséquences.

— C'est pas de jeu, Marc. Cours, Annie, te laisse pas avoir, je résisterai aux “guilis” de Marc.

— Tu savais que tu ne pourrais jamais m'attraper, alors tu uses de veulerie, ignoble personnage. Mais je ne laisserai pas ma chérie entre les bras de l'homme immonde que tu es. J'arrive, ma puce, et il va le payer cher.

— La fin justifie les moyens. Je suis conscient de mes capacités physiques, j'use donc de ma cervelle pour résoudre un problème se posant à moi et atomiser la résistance.

Annie lui fonça littéralement dessus, et ils basculèrent tous trois dans les herbes hautes, Marc écrasé sous les filles.

— Vengeance, Aiyana. Chatouilles à gogo pour ce sale mec.

— Oh ouiiii.

Marc poussa des rires douloureux et forcés par les doigts d'Annie et Aiyana courant sur ses côtes.

Le responsable de la fontaine aux chevaux les observa un moment, semblant penser que ces gens-là, étrangers à la région, des Parigots probablement, étaient légèrement dérangés.

Ce ne fut qu'au moment de se relever que Marc s'aperçut qu'il s'était vautré dans un joli tas de crottin.

Bien sûr, Aiyana partit d'un rire qui ne la quitterait plus jusqu'au dîner, et lui reviendrait systématiquement chaque fois qu'elle y repenserait.

Annie ne fut pas en reste, et toutes deux se moquèrent

de lui à loisir.

— Oh la vache, ma chemise. Je savais bien que me coltiner deux pestes finirait par me foutre dans la merde. Bon ben là, on rentre, je dois me changer, moi, je vais pas rester comme ça juste pour votre bon plaisir.

Ils firent le chemin de retour, Marc en tête, les filles le suivant pour profiter du spectacle réjouissant de sa chemise souillée.

Elsa les regarda rentrer, amusée et satisfaite de voir sa nièce épanouie. Enfin, pensa-t-elle... elle ne sera pas comme sa tante.

Puis, comme elle le faisait toujours avant de penser exagérément à sa vie et s'y épancher, elle se remit avec ardeur et passion en cuisine.

— Marc, je vous donnerai une bassine, pour mettre votre chemise à tremper. Elle en aura bien besoin. Et vous avez des serviettes dans le placard de la salle de bain. Prenez une douche ou un bain, faites exactement comme chez vous.

— Non, j'aime autant faire comme chez vous, Elsa. Chez moi, on ne peut pas dire que ce soit très propre grâce à mon maudit chat et à mon pote Léon.

— Oh, parce que toi, t'es sûrement le parangon du rangement, tiens. Il m'a suffi de voir l'état de ta voiture pour comprendre qu'ordre et Marc faisaient deux.

— Ah, ma Annie, toujours là au bon moment pour soutenir ton petit ami. C'est beau, l'amour, non, Elsa?

— Bien évidemment que ça l'est, tant que ça n'est pas dégoulinant et mielleux.

— Pour ça, pas de souci, la mièvrerie n'est pas vraiment le créneau de votre nièce. Qui aime bien châtie bien, j'ai parfois l'impression qu'elle prend ce proverbe un peu trop au pied de la lettre.

— Elle a bien raison, elle ne veut pas t'étouffer et t'écoeurer en étant sirupeuse. Tu sais, pour affiner le grain d'une planche et la rendre agréable et douce au toucher, sans risque de blessure par écharde, il faut utiliser des outils râpeux. Passer de la pommade n'améliorerait rien au problème, et serait trompeur et dangereux. C'est pareil pour vous deux.

— Elsa... vous êtes en train de me dire que si Annie est revêche et rêche comme du papier de verre avec moi, c'est pour adoucir mon caractère et me rendre doux comme un agneau? Et que si elle ne le faisait pas, j'aurais tendance à mordre ou à piquer?

— Comme tous les hommes... vous avez bien analysé, Marc, oui. Vous êtes plus fin que ne le laisse supposer votre physique.

Elsa et Annie se bidonnèrent avec une complicité évidente, sous les yeux dubitatifs de Marc et Aiyana, le premier car il avait saisi le sens des propos d'Elsa, la deuxième parce que justement elle n'avait rien compris.

— Bon, avant de me faire repeindre alors que la première couche n'est pas encore sèche, je vais me doucher, gentilles dames. Aiyana, tu devrais te boucher les oreilles, ces deux succubes pourraient t'entraîner vers le mal.

— Alors, je vous surprends en plein glandage, hein?

hurle Zoï en rentrant.

Au tour d'Aiyana de rire franchement. Ce vieux bonhomme sympathique et au visage étrange lui plaisait décidément beaucoup.

— Oh, miracle! Il est rentré avant le changement de saison.

— Je tenais à prouver à ces braves gens que tu es une foutue menteuse pathologique. Preuve est faite. Je pourrais repartir boire un verre chez le Renart, pour fêter ça. Bon, j'ai ramené du pain de notre Raymond. Vous allez me goûter ça, les enfants. Si un jour dans votre courte existence, vous avez déjà mangé un pain aussi merveilleux que celui-là, je veux bien manger ma casquette sans sel. Tu sais petite, il est bien croustillant dehors, une croûte craquante, et dedans, une mie à la fois serrée et aérée, moelleuse, goûteuse, délicieuse...

— Oh, ça va, tu vas pas nous en faire une thèse. On ne tardera pas à passer à table, ils verront à ce moment-là par eux-mêmes.

— Et après elle se demande pourquoi je disparaissais si souvent. Elle est agréable, hein? Tu sais, yayanana...

— Aiyana, idiot! pesta Elsa.

Aiyana se régala à observer ces deux personnes d'âge respectable jouer à chien et chat.

— Ouh, je me sens bienvenu, moi, ce soir. Donc, je disais, A-I-YA-NA... j'ai bon, là? Oui, parfait! Tu as de la chance, ma petiote, de n'avoir jamais eu cette pie grièche comme professeur. C'est un coup à te traumatiser et à rater ta scolarité, ta vie, peut-être même ta mort.

— Je ne crois pas que tu m'aies attendu pour rater ta scolarité toi, vieux bouc. C'était quoi, ton excuse?

— J'ai eu un dragon dans ton genre en cours élémentaire. Elle m'a brimé et a bridé mon esprit, tu vois petiotte?

— Je crois pas que tu sois trop traumatisé... on dirait pas, en tout cas.

— T'as raison, ma chérie, ne l'écoute pas, il veut toujours se faire plaindre. Là où il a raison, c'est pour son cerveau bridé, mais ça, il l'a de naissance.

Marc sortit de la salle de bain, propre et changé.

— Je vois que les hostilités n'ont pas cessé en mon absence, Zoï est revenu à temps pour me remplacer.

— Oh, c'est toujours comme ça entre nous. Mais on s'aime quand même, pas vrai ma vieille chouette?

— Il faut le dire vite... mais oui, bien évidemment, sinon ça ferait bien longtemps que je l'aurais transformé en pot-au-feu, ce filou. Tiens, commence donc par mettre la table, si tu veux ta part, ce soir.

— Oui ma Elsa chérie et adorée. De suite, mon aimée. À vos ordres, brigadier de mon coeur.

— Mon Dieu qu'il est con. Il m'énerve encore plus quand il fait ça.

— Je vous aide, Zoï, indiquez-moi simplement où trouver les couverts. Vous nous avez prévu un programme, pour demain, Zoï?

— Ouais. On commencera par Pauillac. C'est une petite ville très jolie et agréable à vivre, et un morceau d'histoire à elle seule. Dans la foulée, on ira visiter un

château dont je connais le chef de chai. Tu aimes le vin rouge, Marc? Dis, on laisse tomber le vouvoiement, ça m'emmerde.

— OK. Je ne suis pas un fin connaisseur, mais j'apprécie, oui. Et pas de souci pour moi concernant le tutoiement.

— Bah là, tu vas goûter quelque chose de bien, mon pote, c'est pas du Castelvain.

Marc ne put s'empêcher de penser à Léon et son immonde rouquin, et il espéra secrètement que Zoï eût meilleur goût que Léon, de même pour leurs pinards respectifs. Il imagina une dégustation dans un endroit très chic menée par un oenologue de renom, mais avec un vin exécrationnel... ceci justifierait et expliquerait parfaitement la présence obligatoire de crachoirs dans ce genre d'endroit.

— Médoc... ça a une signification particulière, Zoï?

— Ouais. Ça veut dire “terre du milieu”, en gros.

— Comme dans le seigneur des anneaux de Tolkien! Génial!

— Ouais, c'est un peu ça, sauf que nous, les seuls trolls qu'on ait jamais vus ici, ce sont les barbares de tout crin qui se sont acharnés à tenter l'invasion par la mer... enfin, l'océan. Tu sais qu'on a même dépendu du royaume d'Angleterre, à un moment. Au XIIe siècle, Henri II, roi d'Angleterre, était duc d'Aquitaine. Brrrr, rien qu'à imaginer qu'on aurait pu boire du thé et bouffer des petits pois farineux gros comme un poing accompagnés de pain de mie, j'en ai des frissons. Ici, ce n'étaient que marais et marécages, on avait les pieds dans

l'eau. Faut savoir que la ville de Lesparre a longtemps été un port, et qu'on pouvait venir en navire jusqu'à notre Cissac, c'est dire si ça a changé. D'ailleurs, l'origine du peuple médocain serait une tribu celte, dont notre région a hérité du nom dérivé, appelée Medulli. Ce terme aussi évoquerait le “milieu”, certainement milieu des eaux, à l'époque. Ces Gaulois étaient réputés être aussi peu combatifs que gros buveur d'hydromel. J'imagine que notre réputation au sujet de l'alcool remonte à ces temps-là. Ils étaient aussi renommés pour leur sens du commerce, et l'on venait dans nos ports d'assez loin pour les affaires. On retrouve des traces du passage des Grecs, Phéniciens, Égyptiens, Italiens, etc... Ils vendaient de nombreuses denrées recherchées, tu sais. Poissons, huîtres, ambre gris, résine utilisée pour le calfatage des bateaux, fromages, jambons, cire, miel... et bien d'autres choses encore. C'est fou d'imaginer que l'activité commerciale a été si intense ici, quand on connaît notre situation économique actuelle. Mais peu à peu, au fil des siècles, l'activité portuaire s'est affaiblie, a été reléguée au second rang, et on a fini par dénommer la Gironde le fleuve de l'oubli. Je crois que ça lui va plutôt bien.

— Eh bien pour le moment, ce sont les cours d'histoire, que tu vas oublier. On passe à table.

Elsa apporta une belle marmite de bouillon délicieusement odorant. Les aspirations et autres succions de cuillères remplacèrent intégralement les paroles.

Ils se resservirent tous deux fois de ce succulent pot au feu avant de rendre et déposer les armes, couverts à

plat sur la table.

Marc et Annie débarrassèrent et insistèrent pour faire la vaisselle, sous les protestations d'Elsa et les encouragements de Zoï. Pour ne pas être en reste, Aiyana tint à ranger les couverts dans le tiroir désigné.

Zoï alla s'installer sur son vieux fauteuil de velours élimé, devant ses émissions du soir préférées.

Il commençait par quelque jeu de divertissement télévisé, puis enchaînait sur le journal du 20h00, pour garder un oeil ouvert sur le monde, en dépit de son amour obsessionnel et inconditionnel pour sa seule région natale.

Généralement, Elsa prenait le commandement pour la suite des programmes, se délectant de films ou d'émissions pour passer agréablement la soirée.

Marc partit se coucher assez tôt, fatigué par la route et le changement d'air, dans la chambre qu'Elsa leur avait aménagée avec empressement et amour.

Elsa et Annie discutèrent dans le salon, évoquant passé et présent, un peu l'avenir aussi, qu'Elsa imaginait pour Annie aux côtés de Marc.

Aiyana passa le reste de la soirée au pied du fauteuil de Zoï, confortablement installée sur l'épaisse moquette et riant aux éclats des commentaires du vieux pitre.

Puis les lumières s'éteignirent, les volets et les yeux se fermèrent, en même temps que la grande gueule de Zoï.